

KAMILA SHAMSIE

Embrasements

roman traduit de l'anglais (Pakistan)
par Éric Auzoux

ACTES SUD

Isma allait rater son avion. Le billet ne lui serait pas remboursé, la compagnie déclinait toute responsabilité à l'égard des voyageurs arrivés à l'aéroport trois heures avant le départ de leur avion et conduits dans une salle d'interrogatoire. L'interrogatoire, elle s'y attendait, mais elle n'avait pas anticipé les heures d'attente qui l'avaient précédé, ni son humiliation à voir sa valise fouillée. Elle avait pris soin de ne rien emporter qui soit susceptible de provoquer des questions ou des commentaires – pas de Coran, pas de photos de famille, pas de livres dans son domaine de recherches – mais cela n'empêcha pas la policière de palper le moindre vêtement d'Isma, moins pour y découvrir des poches secrètes que pour apprécier la qualité du textile. Elle tendit pour finir la main vers la doudoune de marque qu'Isma avait pliée sur une chaise à son arrivée dans la pièce et la brandit en la tenant par les épaules.

— Ce n'est pas à vous, dit-elle.

Isma était sûre qu'elle ne voulait pas dire : *parce que c'est au moins une taille trop grand*, mais plutôt : *parce que c'est trop beau pour quelqu'un comme vous*.

— J'ai travaillé dans un pressing. La cliente qui nous l'avait apportée nous l'a laissée quand on lui a dit que la tache n'était pas partie.

Isma pointa du doigt la tache de graisse sur la poche.

— Le gérant sait que vous l'avez prise ?

— Le gérant c'était moi.

— Vous étiez gérante d'un pressing et vous partez préparer un doctorat de sociologie à l'université d'Amherst au Massachusetts ?

— Oui.

— Et comment est-ce possible ?

— Mon frère, ma sœur et moi nous sommes retrouvés orphelins au moment où j'ai fini la fac. Ils avaient douze ans à l'époque – des jumeaux. J'ai pris le premier job que j'ai trouvé. Ils sont grands maintenant. Je peux reprendre le cours de ma vie.

— Et vous allez reprendre le cours de votre vie... à Amherst, Massachusetts.

— Je voulais dire ma vie universitaire. Mon ancien professeur à la London School of Economics enseigne là-bas aujourd'hui. Elle s'appelle Hira Shah. Vous pouvez lui téléphoner si vous voulez. Je vais habiter chez elle en arrivant, jusqu'à ce que je trouve un logement.

— À Amherst.

— Non. Je ne sais pas. Pardon, vous voulez dire son logement ou le mien ? Elle habite à Northampton – c'est près d'Amherst. Je vais explorer les alentours pour voir ce qui me convient le mieux. Ce sera peut-être Amherst, mais pas nécessairement. Il y a une liste d'agences immobilières sur mon portable. Qui est en votre possession.

Elle s'interrompt. La policière faisait ce truc que font parfois les gens de la sécurité : rester impassible

lorsque vous répondez à leurs questions, de telle sorte que vous vous sentez obligé d'en dire plus. Et plus vous en dites, plus vous vous sentez coupable.

La femme lâcha la doudoune au milieu du fatras de vêtements et de chaussures et dit à Isma d'attendre.

Un bon moment s'était écoulé. Les passagers devaient être en train d'embarquer. Isma jeta un œil à sa valise. Elle y avait rangé ses affaires après le départ de la policière et n'avait pas cessé depuis de se demander si faire cela sans permission constituait un délit. Devait-elle vider la valise et mettre ses vêtements en tas, ou cela aggraverait-il son cas ? Elle se leva, défit la fermeture éclair et ouvrit la valise afin que son contenu soit visible.

Un homme entra dans la pièce, tenant le passeport, l'ordinateur portable et le téléphone d'Isma. Elle reprit espoir, mais il s'assit, lui fit signe de faire de même et posa un magnétophone entre eux.

— Vous considérez-vous comme britannique ? demanda l'homme.

— Je suis britannique.

— Mais vous considérez-vous comme britannique ?

— J'ai vécu ici toute ma vie.

Elle voulait dire qu'elle n'avait pas d'autre pays, mais sa réponse sonnait évasive.

L'interrogatoire se poursuivit pendant près de deux heures. L'homme voulait connaître son point de vue sur les chiïtes, les homosexuels, la reine, la démocratie, *The Great British Bake Off*^{*}, l'invasion de l'Irak, Israël, les attentats suicides, les sites de

* Émission dont s'est inspiré *Le Meilleur Pâtissier*.

rencontre. Après sa petite erreur concernant sa “britannitude”, Isma adopta la méthode qu’elle avait mise au point avec sa sœur, Aneeka jouant le rôle de l’interrogateur, Isma lui répondant comme à une cliente aux opinions politiques douteuses qu’elle ne voudrait pas perdre en exprimant un avis radicalement opposé mais à qui elle n’était pas pour autant tenue de mentir. “Quand les gens parlent de l’hostilité entre chiïtes et sunnites, ils se concentrent généralement sur le déséquilibre des pouvoirs politiques, comme en Irak et en Syrie – en tant que Britannique, je ne fais pas la distinction entre un musulman et un autre.” “Occuper le territoire d’autres peuples cause généralement plus de problèmes que ça n’en résout” – ceci valait à la fois pour l’Irak et pour Israël. “Tuer des civils est immoral, quelle que soit la manière utilisée : attentat suicide, bombardement aérien ou drone.” Il y avait un long silence entre chaque réponse et la question suivante, pendant lequel l’homme consultait l’ordinateur portable d’Isma, examinant son historique de navigation. Il apprit qu’elle s’était intéressée au statut marital d’un acteur de série télévisée populaire ; que porter le voile ne l’empêchait pas d’acheter des produits coûteux pour dompter ses cheveux frisés ; qu’elle avait fait une recherche sur : “comment engager la conversation avec des Américains”.

— Tu n’as pas besoin d’être aussi conciliante sur tous les sujets, tu sais, lui avait dit Aneeka pendant leur jeu de rôle.

Sa sœur, dix-neuf ans à peine, avec sa mentalité d’étudiante en droit, qui savait tout de ses droits et rien de la fragilité de sa place dans le monde.

— Par exemple, s'ils te posent des questions sur la reine, réponds juste : "Vu mes origines sud-asiatiques, je ne peux qu'admirer sa palette de couleurs." Il est important de montrer au moins un petit peu de mépris pour la procédure.

Au lieu de quoi, Isma avait répondu :

— J'ai une grande admiration pour la manière dont Sa Majesté assume son rôle.

Mais entendre dans sa tête les réponses alternatives de sa sœur l'avait réconfortée, son *ha!* triomphant lorsque le policier posait une question qu'elle avait anticipée et qu'Isma avait écartée, par exemple celle sur *The Great British Bake Off*. Bon, s'ils ne la laissaient pas embarquer sur ce vol – ou sur un autre –, Isma rentrerait chez elle retrouver Aneeka. Pour moitié, son cœur ne désirait que ça. Était-ce aussi ce que désirait le cœur d'Aneeka, et dans quelle mesure ? C'était difficile à dire – elle avait beaucoup insisté pour qu'Isma n'annule pas son départ aux États-Unis. Était-ce de l'altruisme ou un désir d'être seule, Aneeka elle-même ne semblait pas le savoir. Une petite lueur dans le cerveau d'Isma lui signala l'éclosion d'une pensée à propos de Parvaiz, qu'elle étouffa immédiatement : elle ne voulait plus jamais penser à lui.

La porte finit par s'ouvrir à nouveau et la policière entra. Peut-être était-elle chargée des questions au sujet de la famille – les plus difficiles, celles qui l'avaient particulièrement tendue lors de son entraînement avec sa sœur.

— Désolée, dit la femme, sans conviction. Il fallait que j'attende que l'Amérique se réveille et me confirme certains détails concernant votre visa étudiant. Tout est en ordre. Tenez.

Affichant un air magnanime, elle tendit un rectangle de papier rigide à Isma, la carte d'embarquement du vol qu'elle avait raté.

Isma se leva, vacillante, elle avait des fourmis dans les jambes, n'ayant pas osé les bouger de crainte de donner accidentellement un coup de pied à l'homme assis en face d'elle. Tirant son bagage, Isma remercia d'un ton dénué d'ironie la femme qui avait laissé ses empreintes digitales sur ses sous-vêtements.

*

Le froid mordait le moindre morceau de peau exposé avant de s'immiscer à travers les épaisseurs de vêtements. Isma ouvrit la bouche et pencha la tête en arrière, inspirant cet air si glacé qu'il engourdisait les lèvres et faisait mal aux dents. Une croûte de neige durcie s'étendait à perte de vue, scintillant sous les lampadaires du terminal. Confiant sa valise au Pr Hira Shah, qui avait fait deux heures de route à travers le Massachusetts pour venir la chercher à l'aéroport de Logan, elle se dirigea vers un monticule de neige en bordure du parking, enleva ses gants et pressa ses doigts dessus. Elle rencontra d'abord une certaine résistance, puis ça céda et ses mains s'enfoncèrent dans les couches inférieures, plus friables. Elle suçà de la neige sur sa paume, soulageant sa bouche sèche. Son interlocutrice au service clients d'Heathrow – une musulmane – lui avait trouvé une place sur l'avion suivant, sans surcoût ; Isma avait passé tout le vol à s'inquiéter de l'interrogatoire qui l'attendait à Boston, convaincue qu'elle risquait d'être placée en détention ou renvoyée à

Londres par le premier vol. Mais l'agent du service d'immigration s'était borné à lui demander de préciser l'endroit où elle allait étudier, puis avait dit quelque chose qu'elle n'avait pas bien saisi, mais elle avait pris un air intéressé, au sujet de l'équipe de basket de l'université, et lui avait fait signe de passer. Dans la zone arrivées l'attendait le Pr Shah, son mentor et son sauveur, qui n'avait pas changé depuis sa rencontre avec Isma à la fac, à l'exception de quelques mèches argentées parsemant sa chevelure brune coupée court. En la voyant lever la main pour l'accueillir, Isma comprit ce que devaient ressentir, à une autre époque, ceux qui, sortant sur le pont, apercevaient le bras tendu de la statue de la Liberté et comprenaient qu'ils avaient réussi, qu'ils allaient s'en sortir.

Elle profita de sentir encore ses doigts pour envoyer un message de son portable : Bien arrivée. Passé la sécurité sans problème. Suis avec Pr Shah. Comment ça va de ton côté ?

Sa sœur répondit : Bien maintenant que je sais qu'ils t'ont laissée passer, Aunty Naseem peut arrêter de prier et moi de faire les cent pas.

Vraiment bien ?

Arrête de te faire du souci pour moi. Vis ta vie maintenant – c'est vraiment ce que je te souhaite.

Ce parking plein de gros véhicules imposants, ces larges avenues, ces lumières étincelantes partout, leur scintillement démultiplié par des surfaces réfléchissantes de verre et de neige. Il y avait là de l'esbroufe, de l'assurance et – en ce premier jour de l'année 2015 – la promesse d'un nouveau départ.

Isma, réveillée par la lumière, vit deux silhouettes quitter le ciel et chuter vers elle, une couleur vive se déployant dans leur sillage.

Quand Hira Shah l'avait emmenée voir ce studio, le lendemain de son arrivée aux États-Unis, le propriétaire avait fait du velux un argument de vente pour qu'Isma oublie l'humidité du placard encastré, et il lui avait promis comètes et éclipses de lune. Les nerfs encore à vif après l'interrogatoire subi à Heathrow, elle avait été incapable d'imaginer autre chose que des satellites de surveillance tournoyant dans le ciel, et n'avait pas pris le studio. Mais, après une journée passée à visiter des appartements, il lui avait paru évident qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir mieux, à moins de s'encombrer d'un colocataire. À présent, une dizaine de semaines plus tard, elle s'étirait dans son lit, sachant qu'elle pouvait voir sans être vue. Comme les parachutistes semblaient se mouvoir lentement, dans leurs traînes rouge et or. Tout au long de l'histoire de l'humanité, ou presque, des silhouettes descendant du ciel ne pouvaient être que des anges, des dieux ou des démons – ou Icare, en chute libre, son père, Dédale, trop lent pour attraper ce fils vaniteux. Qu'avaient pu ressentir ceux qui avaient ainsi incarné leur condition humaine – les yeux au ciel, guettant l'apparition d'une créature mythique ? Elle prit une photo des parachutistes et l'envoya à Aneeka avec ce message : Ça te dirait d'essayer ?, puis sortit de son lit, se demandant si le printemps était en avance ou si c'était un leurre.

Pendant la nuit, la température avait grimpé vertigineusement, et la neige fondue était devenue

rivière. Elle l'avait entendue descendre la douce pente de la rue lors de son premier réveil, pour la prière de l'aube. Il y avait eu beaucoup de tempêtes de neige cet hiver, plus que d'habitude, lui avait-on dit. En s'habillant, elle imagina les gens sortir de chez eux et, sur des portions de sol visibles pour la première fois depuis des mois, découvrir des objets perdus – un gant, des clés, des stylos et des pièces de monnaie. Les objets perdant tout aspect familier sous le poids de la neige, le gant placé à côté de son ancien frère jumeau ressemblait tout juste à un cousin éloigné. Que faire, alors ? Jeter les deux gants, ou les porter dépareillés pour témoigner du miracle de leurs retrouvailles ?

Isma plia son pyjama et le glissa sous l'oreiller, puis lissa la couette. Elle observa les lignes claires, dépouillées, de son appartement – lit à une place, bureau et chaise, commode. Elle ressentit, comme presque tous les matins, le profond plaisir d'une vie quotidienne ramenée à l'essentiel : livres, marches, espaces où penser et travailler.

Lorsqu'elle poussa la lourde porte de la maison d'un étage à placage de pierres naturelles, l'air du matin était pour la première fois privé de son couteau à cent lames. Le dégel avait élargi les rues et les trottoirs et elle se sentit – comment dire ? – désentravée ! lorsqu'elle se mit en route, d'un pas qui ne craignait pas de glisser sur la glace. Elle passa devant des maisons à deux étages de style colonial, devant des automobiles qui affichaient leurs opinions politiques sur des autocollants pour pare-chocs, devant des boutiques de vêtements vintage, des magasins d'antiquités et des studios de yoga. Elle tourna dans la rue principale qui, débouchant

sur l'hôtel de ville, surmonté d'inexplicables tours romanes percées de meurtrières, offrait une vue assez désopilante.

Elle entra dans son café favori et descendit les marches, une tasse à la main, en direction du sous-sol tapissé de livres – un refuge agréable où l'on trouvait un éclairage chaleureux, de vieux fauteuils et du café corsé. Tapota sur son clavier pour réveiller son ordinateur, remarqua à peine la photo de sa mère qu'elle avait vue tant de fois s'afficher en fond d'écran : une jeune femme des années 1980, aux longs cheveux et aux boucles d'oreilles massives, déposant un baiser sur la tête d'Isma bébé. Comme tous les matins, elle ouvrit Skype pour voir si sa sœur était en ligne. Ce n'était pas le cas, et Isma était sur le point de fermer la fenêtre lorsqu'un nouveau nom apparut sur la liste de contacts. *Parvaiz Pasha*.

Isma retira les mains du clavier, en posa une de chaque côté de l'ordinateur et fixa le nom de son frère. Elle ne l'avait pas vu ici depuis ce jour de décembre où il avait appelé ses sœurs pour leur annoncer la décision qu'il avait prise sans aucune considération pour elles. Il était probablement en train de regarder le nom d'Isma, le point vert lui indiquant qu'elle était disponible. La fenêtre Skype était positionnée de telle sorte que les lèvres de sa mère la touchaient. Les traits fins et délicats de Zainab Pasha, oubliant Isma, avaient été transmis directement aux jumeaux, qui riaient avec la bouche de leur mère et souriaient avec les yeux de leur mère. Isma agrandit la fenêtre Skype afin qu'elle occupe la totalité de l'écran, entoura sa gorge de ses paumes et mesura, au flux sanguin dans ses artères, la réaction de son cœur à la vue de ce nom. Les secondes

passèrent, il ne lui envoya rien. Elle continua de regarder son écran, sachant qu'il regardait le sien, pour la même raison : ils attendaient Aneeka.

Quelques semaines auparavant, dans l'immeuble d'Hira Shah, une musique étrange s'était élevée par-dessus le bruit que faisait Hira en tranchant des pommes de terre – un sifflement, une vibration aiguë. Isma et Hira avaient vérifié téléphones et haut-parleurs, collé leurs oreilles aux murs et au plancher, étaient sorties dans le couloir, avaient ouvert les placards, étaient entrées dans les pièces vides – le son persistait, d'une beauté insolite, impossible à identifier comme celui d'un instrument connu, comme une voix ou un chant d'oiseau. Un voisin passa, en quête de la source. "Des fantômes", dit-il avec un clin d'œil avant de s'en aller.

Isma rit mais Hira serra les épaules et tendit la main vers le mauvais œil accroché au mur, qu'Isma avait toujours pris pour un simple ornement.

La musique continua, venant de partout et de nulle part, elle les suivait au fil de leurs déplacements dans l'appartement. Hira, la main crispée sur son couteau, murmura quelque chose qui s'avéra être le Notre Père – elle avait été élevée dans une école religieuse au Cachemire. Finalement, le Pr Shah, à l'esprit éminemment vif et rationnel, décida qu'elles iraient manger dehors malgré la grêle. Ce son aurait peut-être cessé à leur retour. Isma monta à l'étage, dans la salle de bains, pour se laver les mains, salies par leur fouille dans les coins et recoins. Face au lavabo, en regardant par la fenêtre, elle vit la source de cette musique.

Dévalant l'escalier, elle prit Hira par le bras et l'entraîna à l'extérieur par la porte de derrière, baissant la tête pour se protéger de la grêle. Tout le long de

l'édifice en brique rouge, des stalactites pendaient aux gouttières, longues d'au moins trente centimètres. Les grêlons qui tombaient du ciel produisaient cette musique en frappant contre ces sabres. L'acoustique de la glace contre la glace, inimaginable tant qu'on n'en a pas fait l'expérience.

La douleur fondit alors sur Isma, physique, la forçant à s'agenouiller. Hira s'approcha mais Isma leva une main, s'allongea dans la neige, et laissa la souffrance tourbillonner en elle tandis que grêle et stalactites poursuivaient leur symphonie à consonance synthétique. Parvaiz, un garçon que l'on ne voyait jamais sans son casque et son micro, se serait allongé là jusqu'à la fin du morceau, laissant la neige détremper ses vêtements, la grêle lui tomber dessus, concentré sur une seule chose : la captation, les yeux embrumés de plaisir, d'un son inédit.

C'était la seule fois où elle avait ressenti combien son frère lui manquait, purement et simplement, sans que des adjectifs comme "ingrat" et "égoïste" ne viennent taillader son sentiment de perte. Elle fixait maintenant le nom de son frère sur l'écran, murmurant des prières pour qu'Aneeka ne se connecte pas, ces adjectifs bien présents à l'esprit. Aneeka doit se faire à l'idée qu'il est perdu à jamais. C'était possible de penser en ces termes à un être aimé, Isma l'avait appris très jeune. Mais ce n'était faisable que si un vide absolu se substituait à cette personne.

Le nom de Parvaiz disparut de l'écran. Isma se toucha l'épaule, ses muscles étaient noués. Elle les pressa, consciente de ce que signifiait être sans famille : pas d'autre main que la sienne pour prendre en charge sa douleur. "On sera tout le temps en contact", s'étaient-elles dit, avec Aneeka, au cours

des semaines ayant précédé son départ. Mais la technologie moderne ne permettait pas le “contact”, et, privées de ça, Isma et sa sœur avaient perdu un élément vital de leur relation. C’est par le contact que tout avait commencé entre elles : bébé, Aneeka était baignée, changée, nourrie et bercée par sa grand-mère et par sa sœur de neuf ans, tandis que Parvaiz, plus faible, plus maladif, tétait le sein de leur mère (elle n’avait pas assez de lait pour les deux) et pleurait si ce n’était pas elle qui s’occupait de lui. Lorsque les jumeaux grandirent et formèrent leur propre univers, Aneeka eut moins besoin d’Isma, cependant une relation de proximité physique perdura – Parvaiz était celui à qui Aneeka confiait ses chagrins et ses inquiétudes, mais c’est vers Isma qu’elle se tournait pour une embrassade, une main réconfortante dans le dos ou un corps contre lequel se lover sur le canapé. Et quand le fardeau du monde sembla trop lourd à Isma – en particulier juste après la mort de leur mère et de leur grand-mère, décédées à un an d’intervalle, alors que pesait sur Isma la charge d’élever et de nourrir deux enfants de douze ans dévastés –, ce fut au tour d’Aneeka de masser les épaules de sa sœur pour soulager sa douleur.

Isma fit claquer sa langue contre ses dents en signe de désapprobation face à cet accès d’auto-apitoiement puis ouvrit l’essai qu’elle était en train d’écrire et se réfugia dans le travail.

*

Au milieu de l’après-midi, la température avait passé la barre des 50 °F qui, à l’oreille et au ressenti, semblaient bien plus chauds que 11 °C, et une crise

de folie printanière avait largement vidé le sous-sol du café. Isma inclina vers elle sa tasse de café d'après-déjeuner, trempa le bout d'un doigt dans le liquide et évalua dans quelle mesure c'était un faux pas de demander à ce qu'il soit réchauffé au micro-ondes. Elle venait de décider qu'elle était prête à affronter l'opprobre lorsque la porte s'ouvrit, laissant entrer les volutes d'une odeur de cigarette en provenance de l'espace fumeurs à l'extérieur, puis un jeune homme au physique saisissant.

Si son physique était saisissant, ce n'était pas parce qu'il était exceptionnel : une chevelure brune fournie, un teint brun clair, des traits bien proportionnés, une taille élancée, des épaules bien dessinées. Il suffisait de patienter un peu, n'importe où dans Wembley, pour voir passer ce genre de silhouette, même s'il était nettement plus rare qu'elle arbore cette allure de privilégié. Non, ce qui était saisissant, c'était la familiarité renversante des traits de l'homme.

Dans la maison de l'oncle d'Isma – oncle ni par le sang ni même par l'affection mais par le caractère habituel de sa présence dans la vie familiale –, il y avait une photo datant des années 1970 d'une équipe de cricket locale posant avec une coupe ; enfant, Isma s'était parfois arrêtée devant cette photo, étonnée par le contraste entre ces garçons en pleine forme, frimeurs, et les hommes d'âge moyen peu avenants qu'ils étaient devenus. Elle ne s'était véritablement intéressée qu'à ceux qu'elle connaissait, et n'avait donc pas de point de vue particulier sur celui qui ne souriait pas et portait une tenue qui ne lui allait pas, jusqu'à ce que, face à la photographie, sa grand-mère lâche un jour : "Escroc !", en tapant du doigt sur l'image.